

Yan Lianke, 48 ans, auteur chinois. Militaire et écrivain officiel pour l'armée pendant vingt ans, il est désormais censuré pour ses romans iconoclastes. Sans qu'il s'en plaigne.

Encre dans le Parti

Ce matin d'août 2005, il était 10 heures dans l'appartement vide quand Yan Lianke a écrit le mot «fin» de son livre. Il s'est levé, la nuque endolorie, et s'est éloigné de quelques pas du pupitre vertical devant lequel il venait de passer cinq mois, concentré comme un moine copiste du Moyen Âge. Des larmes ont commencé à couler, «des larmes de désespoir», comme il n'en avait jamais vu chez personne, même lorsqu'il était enfant pendant la grande famine. Yan Lianke est sorti dans Pékin, a marché sans but, et n'est rentré qu'à la nuit, le cœur vide. L'année suivante, la page est restée blanche sur le pupitre. L'écriture s'était tarie.

Son roman, *le Rêve du village des Ding*, chronique d'un village du Henan (province au sud de Pékin) anéanti par le sida, a pris presque dix ans de sa vie. En 1996, des échos brouillés ont commencé de monter de la province la plus désertée de Chine. Dans les «villages du sang», les habitants mouraient par centaines, d'une maladie dont on taisait le nom. Tous ceux qui avaient vendu leur sang pour s'enrichir étaient frappés, leurs femmes, leurs enfants étaient contaminés.

L'écrivain a fait le voyage, ce qu'il a vu dépassait le plus noir des romans. Un marchand de cercueils débordé par les commandes, des foyers hantés par les mourants, des champs en jachère, des officiels indifférents, des médecins sans médicaments. Yan Lianke est parti, revenu, sans jamais révéler qu'il était écrivain, s'attachant chaque fois davantage à ces paysans oubliés, qui auraient pu être des siens. Après la mort d'un enfant, un petit garçon qu'il a suivi jusqu'à la porte de l'hôpital, Yan Lianke a décidé d'écrire un livre sur le sang. «Parce que, dit-il, la littérature seule sait restituer l'intimité d'un drame.»

Le Rêve du village des Ding, publié au début de l'année dernière à Hongkong, n'a pas passé la censure chinoise. L'éditeur, qui s'est battu pour diffuser 80 000 exemplaires, n'a pas été autorisé à faire un retraitage. Yan Lianke s'y attendait. Ses livres, édités dans vingt pays, sont régulièrement censurés dans le sien. En 1994, après *la Chute du soleil en été*, histoire d'un soldat qui pense, il avait dû rédiger des dizaines d'auto-critiques pour satisfaire le département de la propagande du comité central du Parti communiste: «Moi, Yan Lianke, reconnais que je n'ai pas assez de qualités littéraires et artistiques, je n'ai pas bien compris la politique militaire chinoise

«Je me moque un peu d'être interdit de diffusion. J'ai seulement peur de m'autocensurer, de m'endormir, comme beaucoup.»

se et le Parti communiste, je n'ai pas bien mesuré la réalité.» Au bout de quatre mois, il avait presque pris goût à l'exercice littéraire, jouant de la langue de bois comme un virtuose.

Yan Lianke était encore militaire de carrière, à l'époque. Il rit, content de son petit effet: «J'ai commencé par écrire des slogans et des romans nationalistes.» C'est



même l'armée qui lui a appris son métier. Il explique: «Quand on est fils de paysans, dans la plus pauvre des provinces de Chine, quand vos parents n'ont pas de quoi vous payer le lycée, la seule échappatoire, c'est l'armée.» Enfant, il écrivait déjà, à la bougie, des petits romans que sa mère, effrayée par cette passion inuti-

le, brûlait dans le fourneau de la cuisine. Elle ne savait pas lire, comme tous ceux du village, son rêve était qu'il devienne soldat, pour échapper à la terre qui avait déjà pris ses frères. Le rêve de Yan, ces années de révolution culturelle, c'était surtout l'électricité et les files de la ville «plus belles et mieux habillées». A 17 ans, il est parti travailler à Luoyang

Yan Lianke en 5 dates

1958 Naissance dans un village du Henan.

1979 S'engage dans l'Armée populaire de libération.

2004 Limogé de l'armée.

2006 Publication française de *Servir le peuple*, (éd. Piquier).

2007 Publication du *Rêve du village des Ding*, (éd. Piquier).

sur les chantiers. A 20, cédant à la volonté maternelle, il s'enrôlait dans l'armée, surtout pour le salaire. «A l'époque, l'armée accordait beaucoup d'importance à la création artistique. J'ai commencé à briller en écrivant des slogans de propagande au tableau noir. Mes chefs étaient tellement contents qu'ils m'ont envoyé pendant deux ans à l'université militaire.» A commencé alors une double vie, dont il s'est accommodé pendant près de vingt ans: écrivain officiel le jour, il mettait en scène les héros de l'Armée populaire de libération dans des récits à la gloire du régime. Le soir, dans les romans qu'il n'a jamais cessé d'écrire, il dépeignait les idoles pour raconter les folies des hommes. Dédoulement de personnalités?

té? «Non, j'avais un travail et une passion. Les deux fonctionnaient ensemble.»

Aujourd'hui encore, l'écrivain censuré a toujours sa carte du Parti, qu'il ne se prive pas de critiquer dans ses écrits: «En tant que communiste, je ne suis pas censé écrire comme ça. Mais en tant qu'écrivain, je le fais.» Etre communiste en Chine, c'est un peu comme être aspergé d'eau bénite à la naissance. Ça ne se choisit pas. Mais cela apporte divers avantages, comme le logement qu'il a pu acheter à un prix défiant toute concurrence dans une résidence, au-delà du cinquième périphérique de Pékin.

Son grand appartement tout blanc, semé de livres et de cailloux ramassés dans le fleuve Jaune, est son repaire, où il vit avec son épouse et son grand fils étudiant. Sa femme, ancienne citadine bien habillée de Luoyang, travaille dans l'armée. Yan Lianke, sociable et bon vivant, ya de nombreux amis. Ni sectaire ni idéologue, il n'a pas l'âme d'un martyr et ne se plaint pas d'être interdit de passeport et de ne pas pouvoir passer les frontières de la Chine, pays qu'il aime. Il observe la mutation de l'empire communiste en géant capitaliste: «On est passés très vite d'une utopie à une autre. Dans dix ans, dans trente ans, cela peut donner de nouvelles catastrophes, notamment pour l'environnement. C'est très contradictoire ce que je ressens: je souhaite la richesse de mon pays, et en même temps j'ai peur pour la planète.»

C'est le sens du *Rêve du village des Ding*: «Des gens ont couru après la richesse et ont attrapé la maladie.» Sa seule conscience, celle qui lui donne mal à la nuque, est son devoir d'écrivain. «Je me moque un peu d'être censuré ou interdit de diffusion, ce qui revient au même. J'ai seulement peur de m'autocensurer, de m'endormir, comme beaucoup.» Pour lui, les intellectuels chinois sont devenus des «nains». C'est le thème de son prochain roman, qu'il s'est promis de terminer avant la fin de l'année du Cochon. Passionné d'histoire et de culture chinoise, attiré par «la littérature de souffrance», Yan Lianke se voit devenir «sombre» avec l'âge.

Il aurait pu continuer pendant des années, entre uniformes et écriture, publiant ses ouvrages interdits à l'étranger. En 2004, son livre *Plaisir* a mis le feu aux poudres du département de propagande. Les autocritiques n'ont plus suffi, Yan Lianke a été éjecté de l'armée. En douceur, comme parfois en Chine, où les lourdeurs bureaucratiques peuvent l'emporter sur les pressions idéologiques.

Yan Lianke est appointé par l'association des Ecrivains de Pékin, 3 000 yuans (300 euros) mensuels. En 2005, il publiait *Servir le peuple*, parabole érotique et militaire totalement iconoclaste. L'histoire (la sienne?) d'un jeune soldat appelé à honorer sa patrie dans le lit de la femme d'un officier, piétinant jusqu'à l'orgasme les débris de bustes de Mao, a réjoui le monde entier et les Chinois qui ont pu lire les versions piratées ou éditées à Taïwan. La censure est parfois la meilleure des publicités.

PASCALLE NIVELLE
photo GILLES SABRIÉ